

Née Christen Ursula dans le canton de Berne en 1947, d'un père mécanicien sur auto et d'une mère laborantine puis femme au foyer et comptable du garage paternel, j'ai fait mes classes primaires dans plusieurs cantons alémaniques, l'école secondaire à Lausanne, ainsi que des études de lettres, après avoir passé un an aux Etats-Unis, à Dallas, Texas.

Je vivais en couple lors de l'adhésion à la LMR. Je me suis mariée en 1972 et depuis lors j'ai gardé le nom de Gaillard. Le mariage correspondait à un besoin d'être en règle administrative avec une société que je contestais si radicalement. Membre de la cellule enseignante de l'organisation et employée à titre temporaire depuis 1969 dans un collège lausannois où les jeunes du mouvement Spartacus distribuaient souvent des tracts, je supportais mal de devoir justifier mon concubinage au secrétariat de l'école. Ayant traduit avec bonheur quelques livres pour mon plaisir – dont *l'Heure de cuivre*, de Dres Balmer en 1984, interdit de vente parce qu'il parlait du HCR au Salvador – j'ai quitté l'instruction publique en 1989 pour devenir traductrice indépendante (littérature-histoire-sciences sociales). A ce titre, j'ai collaboré au *Dictionnaire historique de la Suisse* de 1993 à 2012. J'ai aussi enseigné le français à des femmes migrantes à Bex de 2007 à 2010 et j'anime chaque jeudi une permanence pour les migrant.e.s depuis 2006.

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Les amis de la famille : Ma mère était amie avec une fille de la dynastie Rieter, qui avait été laborantine à Zurich comme elle. Le mari de cette femme était colonel. Je ne supportais pas cet homme qui se vantait de connaître personnellement le général Westmoreland, utilisait le terme méprisant de «Pöbel» pour parler des citoyens et raillait le système démocratique à l'origine de la création de l'AVS.

Le séjour d'une jeune réfugiée hongroise chez nous pendant quelques mois, en 1956-1957 fut la première irruption du socialisme réel autour de la table familiale.

Les lectures adolescentes: Caryl Chessman, *Cellule 2455 couloir de la mort*. *La Question*, d'Henri Alleg

La guerre d'Algérie : les leçons d'histoire passées à en parler, le récit de mon père retardé par un barrage routier lors d'un des attentats de l'OAS à Paris.

Le séjour au Texas: Découvrir en 1965 qu'il est interdit de parler de Voltaire et de Rousseau en classe, d'étudier l'évolution des espèces, de mentionner l'assassinat de Kennedy, parce qu'on se trouve dans une école publique créationniste. Habiter un quartier où sévit encore la prohibition et où les pancartes «For white only» n'ont pas encore été enlevées. Se faire dire que la Suisse est communiste parce que les chemins de fer y sont une régie fédérale. Apprendre que l'auteur de *Dans la Peau d'un noir*, qui habitait Fort Knox, près de Dallas, venait de s'exiler dans un Etat du nord à cause du Ku Kux Klan. Voir le secrétaire général de l'ONU, Arthur Goldberg, accueilli par des fanatiques en tenue nazie défilant au pas de l'oie, avec croix gammée et bergers allemands, brandissant la pancarte : «Jews out of UNO». Assister à la joie de plusieurs de mes camarades de classe américains devant l'envoi de troupes au Vietnam, leur rêve de pouvoir s'engager dans l'armée allait enfin se réaliser. Apprendre que Malcolm X a été assassiné à New York et entendre les commentaires autour de moi, à Dallas.

Au retour : Camus versus Sartre, Sartre versus Camus, 1966: entre les deux, mon cœur balance... jusqu'au jour où Michel Contat, futur secrétaire de Jean-Paul Sartre, vient faire un remplacement dans le gymnase que je fréquente.

Mai 68, en France : Enseigner dans une bourgade soleuroise pendant ce mois décisif et entendre les collègues commenter les événements pendant les récréations.

Tout cela explique que je fut prompte à participer à la création de la Fédération autonome des étudiants, fin 1968 ou début 1969. Nous voulions remplacer l'association étudiante officielle,

sclérosée et inféodée aux autorités universitaires. Cette FAE m'a envoyée en délégation à un séminaire de trois jours organisé au ...Rütli avec des étudiant.e.s alémaniques (futurs fondateurs des POCH) ainsi que des étudiants allemands, membres du SDS (j'hésite à respecter le langage épïcène, nous n'étions que deux filles à ce premier cours de formation politique). Ensuite – ou en même temps (la chronologie ne fait pas bon ménage avec le souvenir) – ce fut le Comité Uni-brèche et la rencontre avec le regretté Michel Thévenaz, qui deviendra mon beau-frère. Celle aussi avec plusieurs étudiant.e.s en sciences politiques et sociales, grâce à ma sœur Thérèse qui était en sociologie, des étudiant.e.s en sciences, en lettres et en théologie radicalisés par l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, les bombardements américains au Vietnam et la répression des mouvements de contestation en France et en Allemagne, ainsi qu'avec deux réfugié.e.s de la dictature de Somoza. Les discussions enfumées à La Viennoise, l'organisation parallèle des cours d'économie avec Jacques Vallier, autant d'activités passionnantes qui constituèrent ma véritable formation.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Je n'ai aucun souvenir du passage du Comité Uni-Brèche à celui de membre de la LMR. C'était peu après la création de cette organisation, en 1969. Je me suis décidée à adhérer avec l'idée que mieux valait douter en m'engageant que rester sur le bord. J'ai d'abord fait partie de la cellule étudiante. J'avais eu le temps de lire plusieurs textes de Trotzki, de Marx, de Rosa Luxemburg, et entendu parler d'Ernest Mandel. Les cours de formation de C.-A. étaient passionnants et rendaient le monde un peu plus lisible. Je n'ai pas tardé à faire la connaissance de camarades plus âgé.e.s très engagé.e.s contre la guerre du Vietnam. Les positions des trozkystes me sont vite apparues plus cohérentes que celles des maoïstes, parmi lesquels j'avais pourtant de bons copains. Lors de la grande manifestation anti-guerre à Milan, en 1969 je crois, le pas de charge d'une formation italienne brandissant les portraits de Staline et de Mao faisait peur. Je me suis engagée à fond dans le Comité Indochine Vaincra, jusqu'au jour où j'ai entendu la délégation cambodgienne réciter sa leçon glaçante.

J'ai rejoint la cellule enseignant.e.s. en 1972, une fois ma licence en poche.

J'ai donc logiquement milité au syndicat VPOD, dans la section enseignant.e.s. Et mené des expériences pédagogiques alternatives sur le plan professionnel, autant que faire se pouvait. C'était concret, proche de l'autogestion et de la pédagogie active, et les thèmes liés à la lutte contre l'impérialisme intéressaient beaucoup les élèves d'alors.

Au sein de l'organisation, je me sentais plutôt faire partie des petites mains qui allaient distribuer des tracts le matin devant les usines. Je n'aimais pas dire non, mais seuls les ouvriers immigrés avaient encore une tradition de lutte en Suisse, et la trajectoire de mon père, qui avait travaillé en usine pendant des années et considérait les syndicalistes d'après-guerre comme des fonctionnaires, me démontrait en quelque sorte qu'un prolétaire n'aspire qu'à tourner le dos à sa condition. (Le virage de la prolétarisation me paraîtra franchement irréaliste au moment où il sera discuté, puis concrétisé.)

Comme je parlais l'allemand, j'ai fait partie quelque temps de la cellule typos. Les typographes étaient très mobilisés et je faisais l'interprète aux côtés d'U. dans les conflits touchant les arts graphiques, à Genève plus particulièrement, où beaucoup de travailleurs du secteur étaient allemands.

J'avais une petite auto que je prêtais volontiers pour les distributions, elle a beaucoup intéressé la police et occupe une place honorable sur ma fiche de police.

J'ai aussi été estafette dans le service d'ordre, courant de la tête à la queue des manifestations pour transmettre des informations. Mais les entraînements sportifs militaires n'étaient pas mon fort, et je n'ai participé qu'à un seul cours de formation du service d'ordre (Peut-être n'y en a-t-il jamais eu d'autres d'ailleurs).

La lutte pour l'avortement et la contraception, pour le congé maternité, le mouvement pour la création de garderies et de crèches autogérées ainsi que la volonté de vivre autrement et d'élever les

enfants de manière collective ont occupé une place grandissante dans mon engagement dès 1973.

Au moment de la grève chez Matisa, en 1976 je crois, j'ai participé au comité de soutien aux femmes de grévistes, enfin il y avait eu un rapprochement avec les camarades maoïstes du collectif Femmes en lutte. La lutte pour un congé maternité impliquait des discussions serrées pour mettre d'accord les différentes tendances du mouvement ouvrier et les mouvements féministes, et cet effort, vite qualifié de réformiste par les cadres de l'organisation, était davantage à ma portée que la construction d'une avant-garde ouvrière. Ce qui m'animait n'était pas considéré comme prioritaire, mais j'ai insisté pour participer pleinement à cette lutte-là (et c'est sur ce différend que j'ai quitté l'organisation, avant le débat sur le soutien à l'intervention soviétique en Afghanistan).

J'ai néanmoins poursuivi mes activités solidaires internationales en allant tourner un petit film au Nicaragua avec des amis, en 1981, contribuant ainsi à l'élargissement du mouvement de solidarité avec la révolution sandiniste, et en me rendant en Pologne après le coup d'Etat de Jaruzelski.

Au quotidien, il y avait beaucoup d'enthousiasme dans l'activité solidaire, la confection collective de tracts, les manifestations, surtout quand elles prenaient la forme d'un théâtre de rue. A l'interne, je comprenais historiquement l'importance de la construction d'une avant-garde, mais je préférais m'investir à l'extérieur plutôt qu'au sein même de la Ligue. Je me souviens, en automne 1975, lors de la campagne pour les élections nationales, en pleine crise horlogère, nous avons inondé la Vallée de Joux de tracts, et rien de ce que nous disions n'était quantifiable en termes électoraux. Notre intervention se voulait qualitative.

L'imminence d'un changement radical dont nous étions convaincus était très romantique, elle justifiait l'absence de concessions et le sacrifice de la vie individuelle. Cette logique collective était tantôt exaltante, tantôt culpabilisante. Elle fut battue en brèche par mon horloge biologique.

Le rythme des activités était harassant, le manque de sommeil chronique, le besoin de grand air et d'activité physique immense. Financièrement, en revanche, je trouvais légitime de payer de solides cotisations, je savais que les permanents travaillaient énormément et ne touchaient pas grand-chose et j'étais fière que ces cotisations servent aussi à soutenir des luttes en Amérique latine et dans les pays dits de l'Est.

Je ne me suis jamais sentie en conflit personnel avec les militant.e.s d'autres obédiences que je côtoyais dans les mouvements de lutte, mais je n'étais pas à l'aise quand il s'agissait «d'emporter le morceau à tout prix» dans une discussion stratégique. Je sentais la méfiance des autres envers la LMR, dont les membres étaient souvent accusés de vouloir instrumentaliser telle ou telle lutte.

C'est plus tard, alors que je n'étais plus membre de la LMR, au début de l'année 1982, dans le Comité de solidarité avec le Nicaragua, que je me suis retrouvée nez à nez avec un clivage idéologique irréductible : la plupart des militant.e.s latino-américain.e.s ne voulaient pas soutenir la manifestation contre le coup d'Etat de Jaruzelski, en Pologne, et je me souviens avoir argumenté avec beaucoup d'énergie.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Je suis devenue femme le jour où j'ai attendu un enfant, en 1973-1974. Je vivais en couple, mais nous voulions élever notre enfant en communauté. Le temps de trouver des locaux pour concrétiser ce projet, l'enfant avait un an et le couple du plomb dans l'aile. L'épisode le plus mémorable de cette expérience communautaire, plutôt radicale, riche de joies et de désastres, fut à mon sens la participation de plusieurs membres de cette communauté à la création d'une garderie autogérée, la Gardoche, à Lausanne.

Au sein de l'organisation, les camarades masculins dominaient très clairement, et ceux que je percevais comme des «pontes» pouvaient se montrer cinglants. Contrairement aux séminaires universitaires où j'osais contredire les professeurs et intervenir sans crainte quand j'étais étudiante, j'avais de la peine à prendre la parole dans une assemblée générale de la LMR. Et dans les congrès, j'occupais, avec quelques autres, une fonction toute trouvée : la traduction.

J'étais fière des camarades qui s'étaient investies dans le MLF et la brochure femmes de la LMR figure parmi les tout bons documents que nous avons sortis. De mon côté, j'ai contribué à la création de la commission féminine au sein de la VPOD Vaud, et entrepris des recherches dans le domaine de l'histoire des femmes après la fin de mes études avec A.M.

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

J'étais parfaitement consciente que nous construisions une organisation nationale et touchée de près par cet effort considérable, vu que ma sœur avait déménagé à Zurich pour cela et travaillait dur pour faire bouillir la marmite d'un permanent. J'étais très intéressée par la présence de la IVe Internationale dans les pays de l'Est, les publications sur ce qui se passait en Pologne, ainsi qu'au Chili, où notre soutien allait au MIR. Je lisais la Brèche, la Taupe, certains articles d'Imprecor. J'ai toujours trouvé les analyses claires et relativement lisibles, mais au fil des années j'ai développé une véritable allergie aux paragraphes débutant par «il faut absolument que»...

Pendant quelque temps j'ai partagé la conviction que nous allions vivre un bouleversement majeur – nous vivions dans l'urgence de ce bouleversement, et au nom de cette urgence, la vie personnelle n'avait pas droit de cité – mais je n'ai jamais pensé que les choses bougeraient sérieusement en Suisse. En anti-impérialiste convaincue, je me sentais néanmoins très motivée pour distribuer en Suisse des tracts contre le secret bancaire et les fortunes des dictatures à l'abri dans les coffres d'ici.

J'ai fait partie du Comité de défense des droits démocratiques dans l'armée, et ce soutien aux comités de soldats m'a permis de faire l'expérience du tribunal. Il a laissé une belle trace sur ma fiche de police. Personnellement, j'étais admirative des copains et amis qui faisaient ou avaient fait de l'objection de conscience, ils devaient faire de la prison pour cela, dans les années 1970. Mais l'objection de conscience ne correspondait pas à la théorie marxiste-léniniste de la prise du pouvoir et je me souviens de discussions enfiévrées sur la nécessité de lutter au sein même de l'armée, à laquelle les exemples tirés de l'histoire semblaient donner raison. Dans les comités de soldats, les camarades de la LMR luttait aux côtés des militants maoïstes et c'était encourageant. L'objectif qui m'obsédait, c'était la fermeture des fabriques d'armement, mais ce thème-là ne sera d'actualité qu'avec le lancement de l'initiative pour une Suisse sans armée, en 1985.

Je savais qu'en Amérique latine, la lutte passait par le recours aux armes. Je comprenais pour des raisons historiques que les militant.e.s allemand.e.s recourent à l'action directe (les mémoires d'Ulrike Meinhoff ne m'ont pas laissée indifférente). Cette forme de lutte répondait à une révolte profonde (que je portais en moi), une impatience qui pouvait pousser à des actions minoritaires dans un contexte donné.

Notre impatience à nous s'exprimait par un activisme débridé. Nous ne prenions pas assez de temps pour discuter d'options autres que la nôtre, si ce n'est pour les rejeter par quelques qualificatifs rédhibitoires, ce qui donnait l'impression que les hésitations et les questionnements n'avaient pas leur place dans nos séances plénières (je pense aux assemblées générales de section). Le débat n'était pas impossible, mais il fallait qu'il soit structuré et dûment organisé. Peut-être débattait-on âprement au sein du Comité central et du Bureau politique...

Je n'ai pas été sérieusement préteritée dans mon travail professionnel à cause de mon appartenance à la LMR. J'ai toujours pu travailler comme enseignante à titre temporaire. Mais j'ai postulé vainement pendant huit ans dans l'instruction publique vaudoise (le conseiller d'Etat Jean-François Leuba avait affirmé publiquement que jamais il ne nommerait une membre de la LMR ayant

défendu les comités de soldats) et c'est grâce à l'intervention du directeur de l'école que j'ai finalement été nommée. Cet humaniste a annoncé qu'il démissionnerait de son poste de directeur si la gauchiste que j'étais n'était pas nommée, et il associé ma postulation à celle, simultanée, d'une phamplétaire d'extrême-droite.

A POSTERIORI...

Les exemples historiques de révolutions communistes que nous analysons pour comprendre les relations entre «avant-garde» «organisations de masse», ou «masses» tout court, les échecs auxquels nous avons assisté n'ont pas vraiment invalidé l'analyse marxiste révolutionnaire de la prise du pouvoir. Mais les angles morts des années 1970-1980 (les facteurs religieux et ethnique réduits à leur seule instrumentalisation politique, l'empreinte patriarcale et machiste, les autres formes d'organisation et de lutte possibles, les limites imposées au centralisme démocratique par le charisme ou l'autoritarisme des leaders, la méfiance de l'expérimentation, l'immense capacité d'intégration du capitalisme, l'attrait de la consommation, l'enjeu climatique etc) ont sérieusement entamé le potentiel programmatique du trotskysme.

J'ai beaucoup appris en militant à la LMR et je m'y suis fait quelques solides ami.e.s. Mon regret, c'est que cette organisation – elle n'est pas la seule – ait eu le jugement trop souvent péremptoire et qu'elle ait tellement misé sur la culpabilité pour fonctionner.

Dans les pays industrialisés, en proie au néo-libéralisme et à la délocalisation, les travailleuses et travailleurs n'étaient pas prêts à entendre nos arguments.

Alors j'ai fait partie du comité de lecture des Editions d'en bas pendant plus de vingt ans, élevé un deuxième enfant, jardiné et traduit des livres dans un coin perdu et pentu du canton. Et depuis dix ans, je fais l'expérience de la barbarie du monde et de la richesse humaine en écoutant réfugiés et migrantes.

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate):

OUI

NON

INDIFFERENT xxxxxxxx

Date et lieu : Frenières-sur-Bex, le 31 mars 2016